

Collectif **7**
Les
Mercelaires

Femme sauvage

Recueil de textes de **8** écrivantes

Laurence Bastin

Sefora Ben Moussa

Dominique Bovesse

Irma Buiatti

Sophie Hustinx

Mahalia Kamba

Patricia Lacourte

Tatiana Seinlet

ScriptaLinea

Collectif
Les **7**
Mercelaires

Femme sauvage

Recueil de textes de **8** écrivantes

Laurence Bastin

Sefora Ben Moussa

Dominique Bovesse

Irma Buiatti

Sophie Hustinx

Mahalia Kamba

Patricia Lacourte

Tatiana Seinlet

ScriptaLinea

Quelques mots sur ScriptaLinea

La compilation de textes *Femme sauvage* a été réalisée dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques: français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), anglais (Writing Collectives)...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain-e-s (reconnu-e-s ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun-e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le Collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant-e-s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-) publics: centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le Collectif d'écrits et ses lecteurs, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide.



Droits d'utilisation :
Femme sauvage du Collectif Les 7 Merclaires est produit par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons texte complet sur <http://www.creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr>



ScriptaLinea, 2017.
N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles
Editrice responsable: Isabelle De Vriendt
Siège social : Avenue de Monte-Carlo 56 – 1190 Bruxelles (Belgique)
www.scriptalinea.org

Si vous voulez rejoindre un collectif d'écrits, contactez-nous via www.collectifsdecrits.org

Éditorial Les 7 Mercelandes

Chaque écrivain-e y est reconnu-e comme expert-e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal-e à égal-e avec les autres membres du Collectif d'écrivains, ouvert-e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les Collectifs d'écrivains d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire. Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt
Coordinatrice de l'AISBL ScriptaLinea



Comme dans un très vieux rock'n roll,
Un concert harmonieux de voix non accordées
Chante « où vont les amours perdues ».
Trouver le « la » pour ajuster nos voix
Toutes ont leur histoire, écho proche ou lointain,
Leurs convictions, leurs folies aussi, surtout...
Douce ou bergère, elles se déclinent au féminin
Mais ne sont-elles pas plus salvatrices que la raison ?

Pom, pom, popom, mais qui sont ces musiciennes ?

Venez, venez, approchez ! Tendez l'oreille. Qu'entendez-vous ?
Au départ, trouver un thème, nous perdre pour nous rassembler
Frissons, rictus, sourires, cris, pleurs, énergie vitale, brute, libre
Dans le vent du temps, qui s'expriment dans nos errances paresseuses
Où nous devisions sur rien, sur tout, reprenant le fil suspendu entre nous
Chacune a fait cadeau à l'autre, aux autres, de son art de la fugue,
Portée par son instrument intime et émotionnel.


Dans un tourbillon infini,
Voici que s'avance une fanfare de vie, d'énergie, d'amour qui éclate en un
kaléidoscope,
Crachats de couleurs dans la lande de nos imaginations vagabondes !
Point besoin de chef d'orchestre
Ici juste le rythme, voilà le maître à bord.

Pom, pom, popom, mais qui sont ces musiciennes ?

Déchirer les partitions, envolées les notes,
Hurler à la vie



© Eddy Hubin

Pour s'y retrouver 

<i>Éditorial</i>	7
La petite femme du verger aux pommiers, <i>Laurence Bastin</i>	11
De la femme sauvage, <i>Sefora Ben Moussa</i>	19
La femme aux confettis, <i>Dominique Bovesse</i>	25
Modesta, <i>Irma Buiatti</i>	29
Cabane, <i>Sophie Hustinx</i>	31
Secrètes connivences, <i>Mahalia Kamba</i>	37
Joyeux désordres, <i>Patricia Lacourte</i>	43
Transmission du combat, <i>Tatiana Seinlet</i>	49
<i>Les écrivantes</i>	53
<i>Le lieu d'ancrage</i>	59
<i>Remerciements</i>	61

La petite femme du verger aux pommiers

Je l'ai rencontrée dans un temps de chaos extrême.

J'étais partie marauder des pommes dans un verger implanté au coeur d'un parc intemporel qui abritait pêle-mêle statues de bois, champignons et têtes de guerrier, un potager, une roseraie, des étangs et même la maison de ... Baba Yaga.

J'avais choisi un jour de grand vent et de pluie, une fin d'après-midi plombée par une grisaille entêtante qui avait fini par éclater en grosses gouttes sales. Perchée dans l'arbre, je me griffais pour accéder aux branches garnies des fruits les plus charnus, vierges de toute attaque d'oiseaux, de toute souillure d'insectes. Certaines pommes étaient coriaces à cueillir et le déséquilibre de ma position ne me rendait pas la tâche aisée. Je remplis les poches et la capuche de mon imperméable à les faire craquer, et avant de descendre, secouai l'arbre à grands coups pour faire tomber les fruits qui finiraient en compote.

Après avoir plongé dans la mare à la poursuite des canards, son jeu favori du samedi, ma chienne finit son tour de repérage et revint de son expédition dans un état de propreté plus que douteux. La bête, intriguée par mon agitation, attendit sagement au pied du pommier que je veuille bien entamer la descente, indifférente à la pluie d'astéroïdes acidulées qui s'abattait à ses pieds. Lorsque je mis le pied à terre, je la vis aux aguets, oreilles dressées et patte en l'air. Puis elle plongea nerveusement sa truffe dans les hautes herbes et en ressortit avec, dans sa gueule, une proie lilliputienne qui gigotait en tous sens et lançait des cris aigus à en déchirer les tympans.

Je la sommai de lâcher cette drôle de créature souillée par la boue des hautes herbes. Celle-ci avait entre temps arrêté ses soubresauts et reposait molle et froide dans ma main. Il me fallut prendre mes lunettes pour découvrir de



© Eddy Hubin

quoil s'agissait. Quelle ne fut pas ma stupeur lorsque j'aperçus une espèce de réduction de femme, curieux mélange mi-humain, mi-elfique, totalement inconsciente !

Je la mis dans ma poche au milieu des pommes et repartis aussitôt, intriguée par mon étrange cueillette.. Arrivée chez moi, je montai à la salle de bain, pris une serviette, y déposai ma trouvaille et entrepris de la débarbouiller avec le coin d'un gant de toilette humide. Un visage diaphane m'apparut nimbé d'une chevelure cuivrée aux boucles hirsutes de la longueur du corps. Elle était vêtue d'un habit de peau brunâtre, devenu guenille. Je la retournai précautionneusement, écartai ses cheveux et découvris dans son dos un amas de feuilles mortes écrasées. Elle ouvrit les yeux, éternua bruyamment et m'arracha un cri d'effroi. Ma chienne, qui avait suivi toutes ces opérations dans un trouble nerveux, se mit à aboyer, puis à hurler telle une louve un soir de pleine lune !

Je sortis en trombe de la salle de bain, ma chienne dans mon sillon. Mon coeur battait à tout rompre. La pluie avait cessé, un franc rayon de soleil perçait les nuages. Ma fidèle compagne trottnait à mes pieds, le silence se fit en mon âme. Quand je rentrai, la nuit avait étendu ses voiles sombres sur ce quartier tranquille. Je montai à pas de lous et entrouvris doucement la porte de la salle de bain, de peur de la voir surgir comme un diable de sa boîte ! Ça respirait la quiétude Je me penchai sur le lavabo, ma nouvelle petite compagne s'était endormie, roulée en boule, perdue dans la grande serviette. Je rejoignis machambre et tombai dans un sommeil aussi épais que les brumes de cet étrange automne.

Ouvrir les yeux, lourdeur des paupières... Que l'air est chaud, oh que c'est bon... Se retourner, s'étendre. Refermer les yeux, replonger dans le rêve. L'homme aux yeux bleus. Mes mains enveloppent son visage. Son souffle sur

ma bouche, son sourire, nos rires, je m'y plonge. Énergie douce de l'amour. Reste, reste encore, susurre-t-il ...

Quand je m'éveillai, ma chienne avait déserté les lieux. Il me fallut quelques minutes pour recomposer le puzzle des événements de la veille. Je me levai d'un bond. La porte de la salle de bain était entrebâillée. J'y découvris ma chienne couchée de tout son long dans le soleil du petit matin. Entre ses pattes, la serviette roulée en boule et notre demoiselle miniature lovée dans son pelage. Instantané de paix. Réveillées par le bruit de mes pas pourtant délicats, elles s'étirèrent de concert. La petite femme ouvrit les yeux et bâilla longuement. Elle roula sur le flanc et se mit à toussoter, petits coups secs, aboiements d'un petit roquet. Entre deux quintes, la respiration se faisait de plus en plus courte et bruyante. Ma chienne observait la scène, l'oreille dressée, l'oeil en point d'interrogation. Je pris cette petite chose misérable en main, elle fut alors saisie de spasmes et vomit abondamment. Un mélange improbable sortait de ses tripes, boue visqueuse, bouts de corde de chanvre, broyage de feuilles et de coques. Malgré mon dégoût, je la laissai se vider complètement. Elle se calma enfin, je la déposai sur le bord du lavabo et me rinçai la main. Je fis couler un peu d'eau chaude et l'invitai à faire sa toilette.

"Je vais aller te chercher une serviette propre et de quoi te changer. Prends le temps de te laver...", lui murmurai-je doucement. Je partis fouiller dans le coffre à jouets de ma fille et lui ramenai la robe de poupée la plus menue que j'avais pu trouver. J'attendis dans ma chambre, le coeur chamboulé, la tête traversée de mille questions, mais le corps étrangement détendu.

Je tentai de lire, en vain. J'écoutai le silence puissant qui comblait l'espace et m'abandonnai à cet état de douce inertie.

Je frappai doucement à la porte de la salle de bain. Une voix fluette m'invita à entrer. Elle flottait sur le dos, les yeux grand ouverts, le corps immobile. Je m'assis sur le bord de la baignoire, à une distance d'intimité respectable et me mis à fredonner les premières notes d'une balade rock... "Aide-moi". Sa voix me sortit de ma torpeur rêveuse. Je me levai d'un bond et lui tendit la serviette que j'avais préalablement chauffée. Elle s'y enroula et je la transportai jusqu'à ma chambre et l'installai confortablement sur un coussin.

"Que t'est-il arrivé ?"

"J'ai perdu l'amour", soupira-t-elle profondément. "J'ai dû être inattentive, oublier de le transférer en changeant de sac... Ou peut-être l'ai-je trop bien rangé ? Je l'emportais partout avec moi, il a tout aussi bien pu tomber d'un sac ou de ma poche lors d'une balade. Ça m'était déjà arrivé de l'égarer, mais jamais je n'aurais cru qu'il était possible de le perdre. Impossible de remettre la main dessus !" Les bouffées d'exaltation coloraient ses jolies joues rebondies.

"Cela fait des mois que je le cherche, j'ai fouillé partout chez moi de la cave au grenier, dans le moindre tiroir, dans la plus petite armoire, derrière chaque livre de chacune des bibliothèques, dans ma penderie, dans chaque sac à mains, chaque valise..."

Elle parlait de plus en plus vite. Je me mis à rire.

"Tu te fiches de moi !", me lança-t-elle offensée.

"Non, non, pas du tout, mais tu parles de l'amour comme de tes clefs ou de ton passeport !" "C'est une de ses nombreuses utilités, figure-toi ! Ouvrir des

portes, ... des coeurs ... et, et, et ... voyager !" Elle me tourna le dos et se mura dans un silence boudeur.

Je l'ai rencontrée dans un temps de grand vide.

Je me murai à mon tour dans un silence épais. "L'immense silhouette de l'homme aux yeux bleus disparaît dans la lumière blanche de mon aveuglement, et s'efface peu à peu de mes rêves, de mon corps... Il emporte avec lui une bouteille, un élixir, l'essence, la quintessence... La soif... je me déshydrate."

Plonger dans son vide intérieur est de l'ordre de la chute libre. On se sent comme happée dans un espace sidéral. La descente est brutale, le coeur se soulève, le temps s'arrête, secondes interminables, gros plan sur le rictus de la peur. Et puis on tombe, tombe, tombe, tombe ... sans jamais s'arrêter. Le plus dur, c'est qu'on n'arrive jamais au sol. Au mieux, on se cogne et on rebondit dans les territoires cruels de la mélancolie, sorte d'antre d'un arachnide géant qui nous roule dans ses filets poisseux jusqu'à l'étouffement par Madame l'Angoisse.

Je ne sais pas combien de temps nous restâmes prostrées, perdues dans nos pensées. Elle n'avait pas bougé d'un millimètre, moi non plus. À quoi bon lutter quand la douleur du souvenir vous submerge, quand l'ineffable réalité vous transperce. Il faut parfois se rendre, cesser d'être une bonne guerrière, déposer les armes. Se laisser emprisonner derrière les remparts du désespoir, s'y terrer dans l'ombre et tenter d'oublier. Les petits cris inquiets de ma chienne me ramenèrent à la réalité. "Emmène-moi", me dit-elle. "Je veux retrouver la grande beauté."

Les femmes, petites ou grandes, ont parfois de curieux souhaits. Nous partîmes en promenade. Le vent s'était à nouveau levé.

Je l'ai rencontrée dans un temps de grandes tempêtes.

Nous grimpâmes jusqu'à la tour du guetteur. Installées sur un muret, les jambes ballantes, les yeux perdus dans l'horizon bouché par de gros nuages gris, nous nous laissâmes bercer par les gémissements des vents contraires. *"J'ai froid"*, murmura-t-elle. Je fis de mon bonnet une douce couverture. Elle s'y installa, je la tins plus près de moi.

"Merci de m'avoir ramassée, sans toi je crois que je serais morte. Tu m'as sauvé la vie... Jamais je n'aurais cru devenir si petite, si faible. Un oiseau pour le chat ... C'est ce satané philtre qu'il a emporté avec lui. Avant il m'en donnait à déguster quotidiennement, puis ça s'est espacé. Je ne me suis pas rendu compte tout de suite combien cela me nourrissait. Avec la quantité qu'il m'avait donné à absorber dans les premières années, j'étais rassasiée pour des siècles."

Ses paroles s'envolaient avec les rafales du vent dont la force augmentait de minute en minute.

"J'ai connu un premier gros affaiblissement environ trois ans après notre rencontre. Mon état physique était fragilisé par le manque, de cette nourriture et de sa présence. J'avais mal tout au creux de mon corps, là où il s'était blotti comme un chat depuis plusieurs années. Il était devenu impalpable comme ce vent, il entrait et sortait de la maison, et parfois quand nous étions en présence l'un de l'autre, il devenait immatériel. Femme et fantôme ..."

Je devais tendre l'oreille pour capter les moindres détails de son histoire. Sa voix cristalline était régulièrement couverte par le claquement des vents sur les confidents de bien des souffrances.

"Je n'étais plus sa muse..., voilà ce qu'il m'avait dit, un soir sur notre terrasse remplie d'amis déjà bien imbibés d'alcool. Personne n'avait entendu. Sauf moi. Pendant longtemps j'ai d'ailleurs cru que j'avais rêvé."

Je l'invitai à se lever, j'avais besoin de marcher. Nous suivîmes cette route majestueuse qui serpentait jusqu'au centre-ville. Je l'emmenai sur les pas de mon enfance, au confluent de ces deux rivières qui baignaient, l'une de son imposante allure, l'autre de sa discrète beauté, cette petite cité empêtrée dans ses propres contrastes, et mélangeaient leurs eaux au pied de cette forteresse qui m'avait vu grandir. Je lui fis visiter les églises, nous primes un verre sur la place du vieux marché et partîmes à la découverte des boutiques vintage, des bouquinistes.

Le vent avait fait son oeuvre. Les nuages chargés avaient fait place à une lumière froide éclairée d'un soleil de presque hiver. Je ne sais pas combien de temps nous flânâmes dans ces ruelles mais nos pérégrinations eurent raison de son humeur maussade. Nous rentrâmes à la maison, fourbues mais légères. J'improvisai un dîner champêtre composé de soupe, de grosses miches garnies de pâté et de fromages régionaux goûtés plus tôt aux étals des artisans. Nous mangeâmes voracement dans un silence entrecoupé de grands bruits de couverts et de mastication.

La fatigue eut raison de nous. Plongée dans un premier sommeil, je l'entendis vaguement susurrer *"Je suis heureuse de t'avoir rencontrée."*

De la femme sauvage

Si nous nous référons à la définition donnée par les deux savants philologues philosophes cosmétologues sophrologues post encyclopédistes Bouvard et Pécuchet «La femme sauvage est un être non doté d'un sexe masculin ayant l'apparence d'une femme, cette sauvageonne portant souvent la culotte, cet être plein de contradictions a pour particularité d'avoir les plus vils comportements du sexe opposé.»

Que nous apportent-ils comme précisions supplémentaires à l'une des premières définitions modernes du terme?

Au XVIIIème, le grand Pangloss qu'il n'est point nécessaire de vous présenter parle «d'un être à la trompeuse délicate apparence, s'il n'y a point d'effet sans cause, la femme sauvage n'a guère de réelle cause ni même l'effet escompté.»

Jean-Jacques Rousseau dans sa dernière version du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* traite le sujet de la manière suivante : même dans l'état de nature ce genre de créature existe, elle est aux antipodes du bon sauvage. Cet être féminin au singulier comportement n'est guère d'une nature innocente ou bonne. Elle serait à l'origine de l'émergence de la société. Souvent corrompue, cette femme prône des valeurs irrévérencieuses.

Notez que si Rousseau fit publier de son vivant les *Rêveries d'un promeneur solitaire*, l'opus précédant ce dernier œuvre posthume expliquait les raisons de sa solitude.

Ayant eu affaire à une femme sauvage, le petit Rousseau se retrouva dans l'incapacité de renouer toute relation avec le beau sexe ; bien qu'il fût expert en recherches sur le thème, il fut victime d'une sauvageonne.



Chez Voltaire, cet archétype apparaît égal dans *Candide*, plus précisément dans le chapitre «*Du voyage de Candide en Europe, des doctes des médecines et potions à suivre afin de prendre cure du siège disparu de Cunégonde*».

Voltaire nous raconte comment Candide, alors qu'il tentait de faire procéder à une reconstruction fessielle de sa douce épouse, fut ligoté, fouetté, crucifié, dénudé avec violence, couvert de miel et de fourmis par «...ces femmes sauvages qui avaient pour habitude de déambuler in naturalibus sur le parvis des églises à l'heure de la messe, devant les hospices, les couvents et bien d'autres endroits.» (cit. extraite de *Candide*)

«Endroits où le malin aurait enfoui Sa tête sous le sable de peur d'assister à un si horrible spectacle», ajoute Voltaire.

Si Candide fut maltraité, condamné de la sorte sans autre forme de procès, c'est qu'il fit face à la «justice» selon la femme sauvage, alors qu'il accompagnait sa dulcinée à demi décharnée, cette dernière, n'ayant plus été capable de souffrir les désagréments causés par cette fameuse perte charnelle, insista pour se rendre auprès des plus grands philosophes, barbiers et chirurgiens et ce, afin de pouvoir confortablement installer ses courbes caudales quand il aurait été possible de procéder à une greffe et que s'asseoir aurait été sûrement si simple.

«La solution était si proche, tant de fois elle avait songé à retrouver cette partie d'elle même perdue trop tôt. Mais voilà qu'une fois encore ces dames sauvages, dont la constipation cérébrale, cas désespérant les apothicaires et les psychériens (ancêtres des psychiatres), venaient saboter et perturber la vie d'autres femmes et de leur compagnon» (in *Candide*).

Voltaire insiste sur le côté impulsif de la femme sauvage dans cet épisode, Candide est accusé de se focaliser sur la plastique de Cunégonde alors que c'est celle-ci qui désire absolument rencontrer les médecins qui la «répareront» (car texte).

Candide est soupçonné, accusé à tort, bien que défendu par Cunégonde qui n'est point écoutée mais «diagnostiquée» syndrome de Stockholm par ces dames. Voltaire dira dans son œuvre : «Des deux tribunaux «humains» ayant causé les pires torts, et commis les pires crimes, je ne vois que l'inquisition et la «justice» des femmes sauvages, j'ignore lequel des deux fut le plus injuste.»

Il est clair que cet épithète homérique n'est guère flatteur, que l'expression qui nous est parvenue est loin de l'image du bon sauvage, ou du mythe amérindien de la femme aux loups.

Voltaire déclare dans ses commentaires «*Des couillonades j'en aurai écrites, mais pouvoir en voir, assister à de pareilles je ne l'aurais point imaginé. Ces êtres s'adonnant plus à la caleçonade que les hommes ne m'inspirent nulle confiance.*»

C'est ce philosophe des Lumières qui sera l'aïeul de la théorie médicale des «bourses internes» ; à l'époque où beaucoup croient encore aux fluctuations des humeurs et de leurs effets sur l'Homme, Voltaire lance les fondements de la recherche sur le dérèglement hormonal chez la femme, ses conséquences sur son comportement, ses comportements violents imitant à outrance les plus vils comportements du sexe opposé, et leur incidence sur leurs hormones. Nous traiterons sous peu de l'avis du Divin Marquis sur la chose.

«Waterloo, Waterloo, Waterloo morne plaine» ...

Si Napoléon perdit la bataille en 1815, ce n'est point parce qu'il plut, mais puisque les dames qui suivaient l'armée faisant office de cuisinières, de dames de compagnie, furent suivies par des femmes sauvages...

Vous visualisez bien les faits historiques, des terres embourbées, un nombre de soldats français moindre comparé aux forces ennemies et une bataille de chattes enragées à gérer.

La légende dit que Pasteur fit des essais de vaccins contre la rage sur une de ces sauvages mais de nature fort rabique par essence, sa nouvelle médecine n'eut point d'effet.

Si Apollinaire revint blessé de la grande guerre, il manqua de peu d'être une gueule cassée, le traumatisme n'en fut pas des moins graves puisqu'une femme sauvage lui fracassa le crâne à l'aide de ses bottillons à la «*mode homme*».

Il ne reçut nul éclat d'obus, écrivit ses Voyages au Japon, recueil de poèmes relatant métaphoriquement les blessures mentales et physiques causées par cette dame qui lui reprochait de refuser ses avances. Le harcèlement sexuel ayant toujours été un classique chez la femme sauvage.

Car depuis qu'elle existe, la femme sauvage est une insulte à l'éternel féminin, un manque de respect pour la gente féminine, tout comme les Femens. Je cite le philosophe contemporain Badreddine ou le Maure : « les Femens sont comme leurs images, plates...».



La femme aux confettis



Chaque dimanche, nous nous retrouvions tous pour une après-midi chez mon arrière-grand-mère : mes frères, mon père, quelques cousins de mon père, leur femme et leurs enfants. Ma mère et ma sœur aînée qui détestaient les réunions de famille trop arrosées ne nous accompagnaient presque jamais.

Raymond, l'un des cousins de mon père, faisait toujours partie du décor, assis dans un petit fauteuil contre la fenêtre, face à sa femme... Barbara... Barbara avait l'air absent et pourtant on ne voyait qu'elle. Étaient-ce ses grands yeux sombres dessinés au crayon qui lui donnaient cet air de star ? Elle portait des chaussures pointues à très hauts talons. Rouges. Je l'observais en coin : jambes croisées se balançant sans cesse l'une sur l'autre comme si elle voulait fuir. Elle tricotait pour s'occuper les mains, faire semblant d'être là, mais son regard s'échappait par la fenêtre. Elle était hôtesse de l'air et ce métier me faisait rêver. À quoi, à qui pensait-elle lorsqu'elle rejetait d'un mouvement brusque de la tête ses cheveux châtain derrière l'épaule ? Elle et son mari se parlaient peu. J'avais entendu dire, peut-être par ma mère, que Barbara avait rencontré un médecin et qu'il était question qu'elle quitte Raymond, «ce que je comprendrais très bien», ajoutait ma mère d'un air dégoûté en évoquant la dépression, l'alcoolisme et le cynisme de cet homme à l'égard des femmes. D'ailleurs, Barbara et Raymond se sont séparés peu de temps après ce dimanche aux confettis. Dans mon esprit de petite fille, j'imaginai la rencontre entre elle et le médecin dans un avion. Plus tard, lorsque j'ai vu le film de François Truffaut, *La peau douce*, j'ai pensé à elle dans le rôle de Françoise Dorléac.

Je me souviens surtout d'un brouhaha de conversations d'adultes dans cet immense salon verdâtre dont les fenêtres donnaient sur une rue passante, en face d'un cinéma.

Les autres enfants et moi jouions le plus souvent à nous déguiser avec de vieux vêtements, des chapeaux défoncés et des morceaux de tissus colorés trouvés dans une malle qui traînait là. Nous entendions les conversations des adultes sans vraiment comprendre de qui, de quoi ils parlaient, et dont il s'échappait parfois des paroles plus fortes que d'autres, comme par exemple cette formule criée ou chuchotée selon les moments : «Ce salopard de Martin !» Qui était Martin ? L'amant de Barbara ? Un collabo ? Selon l'expression consacrée, «la famille avait été éprouvée pendant la guerre», des années auparavant, avec l'assassinat d'un jeune oncle résistant par les rexistes. Lorsque tout le monde avait un verre dans le nez, les mêmes discussions, dimanche après dimanche, verre de goutte après verre de goutte, resurgissaient pour essayer de comprendre ou pour évacuer la colère et la douleur toujours présentes.

Nous passions donc ces dimanches après-midi chez mon arrière-grand-mère dont la peau était fine, ridée, parcheminée, très douce sous les lèvres lorsque nous nous penchions sur son front pour lui dire bonjour et au revoir. Son corps de longue sauterelle desséchée avait pris la forme du fauteuil dans lequel elle était assise pour toujours. Elle avait plus de 90 ans. Elle était devenue aveugle avec le temps mais, comme le disait mon père, ça ne l'empêchait pas de voir ce qui restait dans la bouteille de peket ! Avec ma logique d'enfant de 7 ans, je ne comprenais pas comment une vieille femme aveugle pouvait voir à l'intérieur d'une bouteille qui n'était même pas transparente ! Son mystère me fascinait, comme me fascinait l'air énigmatique de Barbara.

Mon arrière-grand-mère vivait avec ma grand-tante Aline, sa fille, la mère de Raymond, que mon père caustique appelait en privé tante Aniline, en référence au poison qu'on trouvait dans la mine de certains crayons violets.

Une fois par an, la monotonie de ces dimanches était brisée par le défilé du corso fleuri. Nous étions aux premières loges, penchés aux fenêtres ouvertes pour regarder passer les chars bigarrés, un groupe de majorettes et la fanfare turlutante. La musique, la couleur, le bruit pénétraient à l'intérieur de nos murs tristes pour nous égayer un peu et en ressortir aussitôt sans laisser de traces apparentes.

Pourtant, une année, une géante de carton-pâte aux grands yeux clairs, à la bouche démesurément maquillée crachant des confettis, debout sur un char qui avançait lentement, s'est arrêtée sous les fenêtres d'où nous, les enfants, tendions les bras vers la rue agitée et joyeuse. Alors la bouche immense, narguant tante Aline qui courait de son petit pas saccadé pour fermer les vitres, a éclaboussé de minuscules fragments de couleurs l'intérieur de l'appartement vert-de-gris où le temps s'était figé. Les petits bouts de papiers envolés se sont éparpillés sur les meubles, dans les cheveux grisonnants, sur le tapis verdâtre. Ils se sont accrochés aux coussins du canapé, noyés dans les verres de peket, déposés lentement sur les touches du piano que plus personne n'effleurait jamais.

Et l'énorme éclat de rire des adultes surpris, amplifiant celui des enfants, s'est transformé sur tous les visages en un sourire de complicité avec cette femme sauvage, surgie tout droit d'un monde carnavalesque, qui soufflait sur notre famille un vent de liberté.

Modesta



Femme sauvage,
Derrière le maquillage, en dessous des hauts talons, sous le vernis à ongles !
Femme sauvage,
Au-delà des attentes, des silences et des OUI soumis !
Femme sauvage,
Regard planté tels des poignards dans tes yeux hésitants.
Femme sauvage,
Marche sur le fil rouge des mères, sœurs, voisines, tantes, cousines et autres aïeules.
Femme sauvage,
Défile sur le tapis de sang de larmes séchées pour défendre les sexes, les ventres et les cœurs contre l'invasion XY.
Femme sauvage
Rit gorge ouverte, s'offrant au plaisir de tes mains viriles, embrassant ton sexe tendu avant de goulument aspirer les seins de ta sœur dans une étreinte saphique.
Femme sauvage,
En équilibre entre le IL et le ELLE, avance regard concentré, tel un aigle, vers son objectif ultime d'être mère, amante, fille, amazone, poétesse, infirmière, amie... ENTIÈRE.
Femme sauvage,
Plonge le blanc virginal dans la boue pour arracher ton cœur à la mort.
Femme sauvage,
Refusera ton collier de toutou pour danser sous la pluie de ses envies dans un tutu noir lacéré, laissant apparaître sa chair généreuse, irrégulière et tatouée.
Femme sauvage,
Sourit, pleure, chante, danse, hurle l'amour, ses peurs et ses rêves.
Femme sauvage,
Meurt à chaque instant pour approcher son centre.

Cabane

Une cabane, une serrure tournée à double tour...

« Frotte la terre qu'il y a sur ta joue, frotte je te dis, on dirait une souillon ! Tu ne peux pas, tu n'as pas la qualité tu comprends ? C'est pour ça que tu es ici. C'est toi qui t'y es mise. Et non tu n'y arriveras pas, jamais. C'est trop dur au dehors tu comprends. Trop dur, tu as essayé bien plus encore qu'une centaine de fois. Ce n'est pas pour toi. Tu n'es pas pour ce monde, tu n'y es pas adaptée. Tu comprends ?! Regarde-moi ce pauvre air, si tu savais ce que ça peut me faire à moi. Hahahah, tu n'as pas idée à quel point ... Ah oui, tu crois savoir... Savoir quoi ? Va préparer du thé plutôt. »

Je me lève, mes pieds nus s'accrochent dans le plancher de bois, le font craquer. Dehors, on ne voit rien à la ronde. Aucune lueur, pas de marque. L'obscurité couvre tout alentour. À peine si je distingue une voilure empreinte de nostalgie, comme la fumée évaporée d'un barbecue déjà éteint. Tu me manques... Non en fait ce n'est pas vrai, ce que je ressens quand j'étais avec toi me manque. Il n'y a pas d'étoiles ce soir. Je suis des yeux le filet vaporeux, je me laisse divaguer à reprendre le fil de ce que nous avons été. Un guéridon dans un hall impressionnant, toi, grand, à la chevelure nuit, planté devant la surface lisse de ton reflet. Tes doigts, longs, couleur de havane, qui remettent une mèche qui ne cesse de glisser, et cette nuque noueuse dressée comme une tige. Le plafond trop haut de ce hall trop luxueux. J'étais là, dans cet hôtel. J'étais cette femme. Oui j'ai été cette femme. Je l'ai été. Celle moulée dans son fourreau noir, le pas sûr qui claque, les cheveux bondissant souplement au rythme des talons. Assurée telle une navette suivant sa trajectoire vers son orbite. Sortir au plus vite. Franchir la porte vitrée, quitter cet endroit et son marbre clinquant. Et puis bam, le guéridon. Impact !



« Allez, arrête maintenant, stoppe ces banalités. Tu es ridicule... Ce n'est pas le propos. On en était où déjà ?! Alors c'est ce qui est arrivée, tu t'es murée dans cet endroit ? Cette cabane ... »

Enterrée, murée vive, sélectionnée ma technique de dispersion, plongée au fin fond des amalgames terreux. Finir le supplice, couper avec cette tentation de laisser les choses s'égarer. Il est venu le temps de creuser, de chercher ce qui est enfoui, ou de faire simplement un trou dans lequel se cacher, d'arrêter la nuée pour contacter cet autre en moi. Vider le pus qui suppure, nettoyer les blessures, détoxifier la colonne, laisser la boue se glisser, envahir, boucher les trous. Se plonger d'en haut dans les profondeurs, la tête la première. Court-circuiter les neurones avec le sang...

Rhhhhhhhhhhâle.

Sou.....ffle,souffle....., souffleeeeeeee.
Saccades, gesticulations ventrales, crampes, crispations, masturbation, odeurs fortes, tripes, langage, puanteur, muqueuse, halètements...

« AAAAAAAAhhhh stop arrête ! »

Défaire les nœuds du lien, trancher la connexion profonde, décadencer la cave. Rejoindre l'être complet, laisser cette inconscience semer le trouble et prendre le contrôle.

« Je ne comprends pas ! »

Mais si tu comprends. Très bien. Parfaitement même.

...

C'est exactement ce que tu es en train de comprendre. Justement. Exactement ça. Vas-y, saisis-le. Prends-le du bout de tes doigts, attrape le fil de ta pensée et ne le lâche pas !

« Tu es dérangée vraiment. Le sais-tu au moins ? »

Il était là devant moi, ses talons ont juste pivoté et ses bras ont arrêté ma chute... Oui c'est ça, ils m'ont arrêtée net dans ma dégringolade. Une réception ferme. Le voilà, je l'ai saisi. Ce sentiment avec lui, ça a toujours été ça. De la fermeté.

« Et mon thé ?!!! »

Je baisse les yeux, la bouilloire en métal oxydée dégouline dans l'évier. Je coupe l'eau en serrant fort le robinet. Une allumette, le gaz. Les flammes bleues crépitent sous la siffleuse argentée. Il faudrait que je leur dise. Mais comment ?

Non désolée je suis partie. Je me suis échappée. Je veux me glisser dans la surface du temps, m'y frotter, me piquer à moi-même. Cessez de me déranger je ne suis plus des vôtres, j'ai quitté la société. Celle qui vous mue en tout cas. Voilà que je suis partie, sourde à vos intempestations. Non je ne suis plus un cri béant. A présent, je baigne dans une mer calme, fugitive, ourlée... Je n'en veux plus de cette vie vous comprenez. Il n'y a pas de place pour moi. Moi la boueuse, celle des tréfonds moi, celle qui gronde à l'intérieur, celle qui réclame son dû et maugrée, grince des dents tant qu'elle n'aura pas obtenu sa ration. Moi celle qui a décidé d'élever des murs de solitude et de s'entortiller dans la douce couverture du silence.

« Attention l'eau déborde tu vas te brûler ! »

Me brûler... Tes ongles s'enfoncent dans ma chair jusqu'au sang, je sens les veines de mon cou palpiter sous tes doigts, ma nuque hurle de douleur mais aucun son ne peut sortir de ma gorge. Je lève les yeux dans une vaine reprise de souffle, tes yeux sont exorbités, parcourus de petites veines rouges. Tu es si proche, je sens ton odeur musquée de terre et de cigare. Tu ne me vois plus, tu erres dans une grande plaine chevauchant les cavaliers de la colère. Ta bouche est un sourire cassé. Ca y est, je ne sens presque plus tes doigts. Ma salive coule le long de ma joue. Mes yeux piquent, j'ai la tête qui tourne.

« *C'est fini. Il est parti.* »

Qui ça ?

Le thé est chaud dans la bouche. Je m'assieds sur le tabouret, regardant ce carré sombre qui semble se dilater dans l'air et envahir tout l'espace. Une autre bougie. Une autre allumette. Il y a un léger vent, j'utilise ma main. Elle rougeoit sous l'incandescence du candélabre vierge. Ce souffle d'où vient-il ? La porte est fermée pourtant. A double tour. La vapeur de ma tasse s'étire en ondulations et rejoint le tissu aérien de la bougie. Douce mouvance...

C'est toi ?

Tends l'oreille, desserre l'étau qui te contracte le cœur, sens la vibration, goûte-la sous ta langue. Entends-tu au fond de toi, tout au fond, la terre qui gronde.

Sens-tu le souffle ? La petite voix...

« Agite-toi,
Creuse petite, creuse ;
Enfouie sous la terre marron ;
Reléguée sous la surface de ce vieux cabanon ;

Tu trouveras ton nom... »

Mais comment ?

« *M'enfin ma pauvre fille là sous tes pieds, sous la table ! La trappe.* »
Je prends le bougeoir en cuivre et m'agenouille sous la table. Je soulève la poignée de la trappe. De la terre. Brune foncée, presque noire. Compacte. Mes ongles raclent la terre sur le côté. Des mèches de cheveux me tombent devant les yeux et je dois les mettre derrière les oreilles, les pousser sur mon front avec mes mains noires.

Clicccc... Clicccc.

« Attention ! Vite la bougie ! Souffle-la ! »

Pffffff. Je suis dans la terre. Toute enfouie dedans. Elle me recouvre toute entière. Je suis racines, lombric, humus froid. Je suis un manteau noir qui sent la vie germer et bruire en elle. Je suis la terre-mère. Je suis le tout, je ne suis rien. J'ai disparu... La porte grince. Un pas solide. Une silhouette qui avance. Un bruit de genoux qui craquent. L'ombre s'affaisse et pose de longs doigts sur le sol. Dans l'air, flotte le parfum de Cuba.

Je suis celle qui n'est plus là...

Secrètes connivences



© Eddy Hubin

C'est la grande cacophonie dans les tunnels encombrés de l'avenue Louise. Le bruit assourdissant des coups de klaxon enragés des automobilistes, coincés dans les embouteillages du vendredi soir, est insupportable, mais elle les entend à peine. Ses oreilles bourdonnent intensément et son cœur, qui bat bien trop rapidement, semble prêt à éclater dans sa poitrine. Mille pensées se bousculent dans sa tête. L'épaisse buée qui s'est formée sur ses lunettes la gêne et rend d'autant plus hasardeuse sa démarche précipitée sur le trottoir mouillé. Mais rien ne l'arrête. Tout ce qu'elle veut, c'est rentrer chez elle et vite. Elle n'en est plus très loin maintenant. Prochaine à gauche, puis deuxième à droite et elle arrive enfin devant la grande porte d'entrée de son immeuble.

Ses petites mains fines, aux ongles courts et vernis d'un joli rouge coquelicot, tremblent tellement, qu'elle doit s'y prendre à plusieurs reprises pour introduire sa clé dans la serrure. Ce n'est qu'une fois la porte fermée à double tour, qu'elle peut enfin pousser un profond soupir de soulagement. Elle entame ensuite la montée pénible des marches, mais à peine arrivée au premier, à bout de souffle, elle est obligée de s'arrêter et de s'asseoir dans l'escalier quelques instants. Les yeux fermés, elle attend alors patiemment que le bourdonnement s'estompe et que les battements de son cœur s'apaisent, avant de se relever et de grimper les trois étages qui lui restent jusqu'à son appartement.

Dans le vestibule, elle pose son sac à main sur une chaise et accroche sa veste trempée sur le porte-manteau mural. Elle n'enlève pas ses bottes. Pas la force. Plus tard. Sur la table basse du salon trône la bouteille de whiskey, achetée à Belfast le week-end dernier. Elle se sert généreusement. Le verre est sale, mais elle s'en moque.

Elle l'avale cul-sec, puis s'en ressert un autre qu'elle emmène avec elle près de la fenêtre. Cette fois-ci, elle le déguste, à petites gorgées, appréciant la chaleur merveilleusement apaisante et réconfortante qui, tout doucement, envahit son corps. Elle est debout dans l'obscurité. Invisible. De l'autre côté de la rue, les fenêtres s'animent les unes après les autres. Elle peut alors secrètement observer la vie qui se déroule juste en face de chez elle. Elle ne veut pas penser ce soir. Demain sera bien assez tôt. Ce soir, elle va boire un peu, pour oublier. Elle ne mangera pas. Elle n'a pas faim.

Le lendemain matin, le réveil est rude. Une migraine lancinante la ramène vite à sa sinistre réalité. Elle a du mal à ouvrir les paupières. Les gouttes de pluie qui retentissent contre les vitres lui donnent juste envie de hurler. Elle porte toujours ses vêtements de la veille. Dehors, il fait encore nuit. C'est une torture pour elle de sortir de son lit, mais elle doit absolument arriver au bureau avant les autres ! Dans la cuisine, elle avale deux aspirines avec son café corsé, puis s'allonge, bien au chaud, dans son canapé, en attendant que les cachets fassent leur effet.

Une heure plus tard, elle est devant l'agence. Son cœur se remet à battre rapidement en pénétrant à l'intérieur et son mal de crâne, qui entre-temps s'était assoupi, revient la tourmenter de plus belle. Tout est étrangement calme alentour. D'un pas feutré et un peu hésitant, elle se dirige vers le bureau situé tout au fond du couloir. À sa grande stupéfaction, la pièce est vide. Il n'est plus là ! Il était pourtant bien étalé par terre quand elle est partie hier. Il l'avait convoquée dans son bureau après le départ des autres, juste au moment où elle était prête à s'en aller. Non content de l'avoir harcelée des mois durant, cette fois-ci, il a voulu plus. Il a essayé d'user de sa force pour la contraindre, mais elle s'est défendue, comme une tigresse.

Avec la raquette de tennis qu'elle tenait à la main, elle a visé sa tempe. Il s'est écroulé comme une masse. Sans résistance et sans bruit. Il était allongé sur la moquette hier soir, il ne respirait plus, elle en était certaine. Que diable a-t-il bien pu se passer ? Et où était sa raquette ? Elle était partie si précipitamment, qu'elle ne s'en était souvenue qu'une fois rentrée chez elle. Prise d'une nausée subite, elle file à toute allure aux toilettes, où elle tombe nez à nez avec ses collègues, Yvette et Annie. La cinquantaine, inséparables et habituellement tirées à quatre épingles, elles sont étrangement accoutrées aujourd'hui avec leurs joggings rose fuchsia et leurs baskets pleines de boue. Elles lui sourient, en hochant la tête, puis s'écartent pour la laisser passer.

Très vite, des rumeurs se mettent à circuler. Maladie, burn-out, licenciement... Personne ne le sait. Elle-même ignore où il a bien pu passer. Les jours s'écoulaient rapidement, se transforment ensuite en semaines, puis en mois. Avec le temps, on le mentionne de moins en moins. L'atmosphère est détendue et bon enfant. Elle n'y pense quasiment plus. Elle a presque réussi à l'oublier. Mais, de temps à autre, il arrive encore que les souvenirs de cette soirée tragique reviennent inopinément la hanter. Ces jours-là, c'est le whiskey qui est son compagnon le plus dévoué.

Puis, un beau matin, débarque le grand patron, sans prévenir. Arrivé dans la nuit, de Montréal, c'est avec elle qu'il veut s'entretenir. Elle est promue Directrice des Ressources Humaines. Elle a les capacités, lui assure-t-il. Du reste, ses collègues l'ont recommandée à l'unanimité. Elle occupera désormais sa place, restée vacante depuis. Stupeur, exultation, dégoût ? Elle ne sait pas très bien ce qu'elle ressent à ce moment précis, mais elle se laisse docilement guider vers son nouveau bureau. Le Bureau. Celui qu'elle avait pris tant de soin à éviter ces derniers mois, était le sien désormais.

Quelle ironie ! Et pourquoi pas, après tout ? C'était une bosseuse et elle le méritait. Elle n'avait rien à se reprocher. N'avait-elle pas agi en légitime défense ? Par ailleurs, pas de corps, pas de crime. Et en plus, elle allait maintenant pouvoir se délecter chaque jour d'une vue splendide sur le Bois de la Cambre. Elle n'allait tout de même pas se plaindre de son sort ! Un large sourire vient se dessiner sur son visage, si sérieux quelques instants auparavant, puis elle laisse s'échapper un rire tonitruant et quelque peu inquiétant qui s'entend jusque dans la rue. Un passant, surpris par le son de cette étrange manifestation de félicité, accélère le pas tout en remontant son col en frissonnant.

C'est le lendemain, en s'installant à sa table de travail, qu'un objet étrangement familier attire brusquement son regard. Posée contre le mur, dans un coin sombre de la pièce, elle aperçoit sa raquette de tennis. Celle-là même qui avait disparu quelques mois plus tôt.

Collé dessus, un post-it :

*Félicitations et merci !
Très fières de toi !
On se fait une petite partie samedi ?
Yvette & Annie*

Machinalement, sa main plonge tout au fond de son sac et en sort sa flasque remplie de whiskey. Toujours à portée de main. Juste au cas où...





**Joyeux désordres
(Haïkus...ou presque)**

Saut dans le vide
En moi je suis reflet
Surprise d'une rencontre

Elles savent sans savoir
Elles cherchent dans l'encre noire
Où dorment leurs rêves

Au sud d'elle-même
Dans un enclos de barbelés
Sommeille une lionne

Dame, la cinquantaine,
Pour libérer bêtes et démons
Cherche clef intime

À deux pas de chez moi
Un groupe de folles
Me parlent comme des sauvages

De nuit un hibou
Devant une amazone
Hulule sous la lune

Dans ma tasse de café
Mon amertume s'est diluée
Un nuage blanc l'a effacée

Sommeil réveil veille
Sous hypnose j'ose
En moi trouver la rebelle

Recto verso perso
Miroir brisé ou plutôt
Éclat de peau fripée ?

Sur des murs de feu
Dansent des ombres rebelles
Platon né femme

Cigale et fourmi
Dans une danse s'accouplent
Débauche fabuleuse

Tic toc tic toc tac
Temps blessé ou arrêté
Une vie en suspens

Elle enrage si sage
Alors qu'au fond de son être
Rugissent mille dragons

Quand une duchesse
Se défait de son jupon
Une guêpe s'échappe, bizzz...

Si une chaussure murmure
Du haut de son talon
Elle a l'ivresse pour guide

Suspendue au fil du vent
Pénélope tisse sa voile
Et balance sa vertu

Roxane n'a que faire
D'un roc, d'un pic, d'un cap
Elle veut l'horizon

Une rose sur sa tige
Vacille entre deux lits
C'est son côté fleur bleue

Les volets s'ouvrent
De l'œil chute une larme
Fracas sublime

Fière et face à tous
Elle attire, elle indigne
Origine du monde

Qu'est-ce donc ceci ?
Une fuite, une fugue, un repli ?
Non, un futur radieux

Un pinceau polisson
La caresse sous la toile
Et Mona sourit

Grand-mère révolte
Mère fière et féministe
Fille de liberté

Mixe salive et sève
Greffes-y tripes et sang
Et ton ventre s'arrondira

Nue dans le désert
J'erre à reculons
Je suis un mensonge

Née petit pois
Sous les doigts d'une pensée
Je deviens courge musquée

Bécassine de désir gémit
Et son parapluie saisit
Comme rampe de lancement

Dans sa garde-robe
Ève n'a trouvé qu'une pomme
Pour tromper l'ennui

Un hamac oscille
Sous la caresse du vent
Sieste et volupté

Mon bas a filé
Avec un soulier
En chaussettes je valse

Un pas, deux pas
En avant en arrière
Garder l'équilibre

Bras, jambes, lèvres
Sens dessous dessus
Vertige garanti

Chouette, dit l'allégresse
Dommage, répond la nostalgie
En avant, crie l'aventure

Penché sur un berceau
Aucune fée, aucun mage
Juste un sombre destin

Tapi sous un caillou
Noyé dans la brume
L'espoir s'essouffle

Mon cœur en pince
Pour une douce corde
Elle a préféré mon cou

Qu'importe les cieux
Puisque sur terre
Nous sommes des déesses

Elle a soif, elle a faim
Lui s'endort repu
Voilà un joli couple !

Sous le drap blanc
Point de sang, pas de vierge
Juste un parfum de miel

Gorgées de soleil
Deux figues attendent sur l'étal
La morsure d'une gourmande

Où va ce lutin ?
Que cherche ce nain ?
Chut, la conteuse orchestre !

Dans mon poing je tiens
Force, feu, rêves et rires
Surtout ne rien lâcher

Bossue, joufflue, pansue
L'ogresse dévore ses enfants
Et Chronos la libère

Au bout de minuit
Aux douze coups sous le gui
Une blessure fleurit

Quand un bourgeon doute
Doit-il ou non éclore ?
C'est trop tôt encore

Sur un divan noir et blanc
Une folle histoire dérape
Le cuir craque, sans bruit

Coincée dans un sablier
Elle attend de finir poussière
Pour s'unir à l'éternité

Trouvé tout chiffonné
Dans un sac en papier
Un chagrin sans âge

De la soie pourtant si douce
Un téton tétu s'est enfui
Une main l'a rattrapé

Dans la marmite
S'échauffe mon esprit
Vapeur de colère

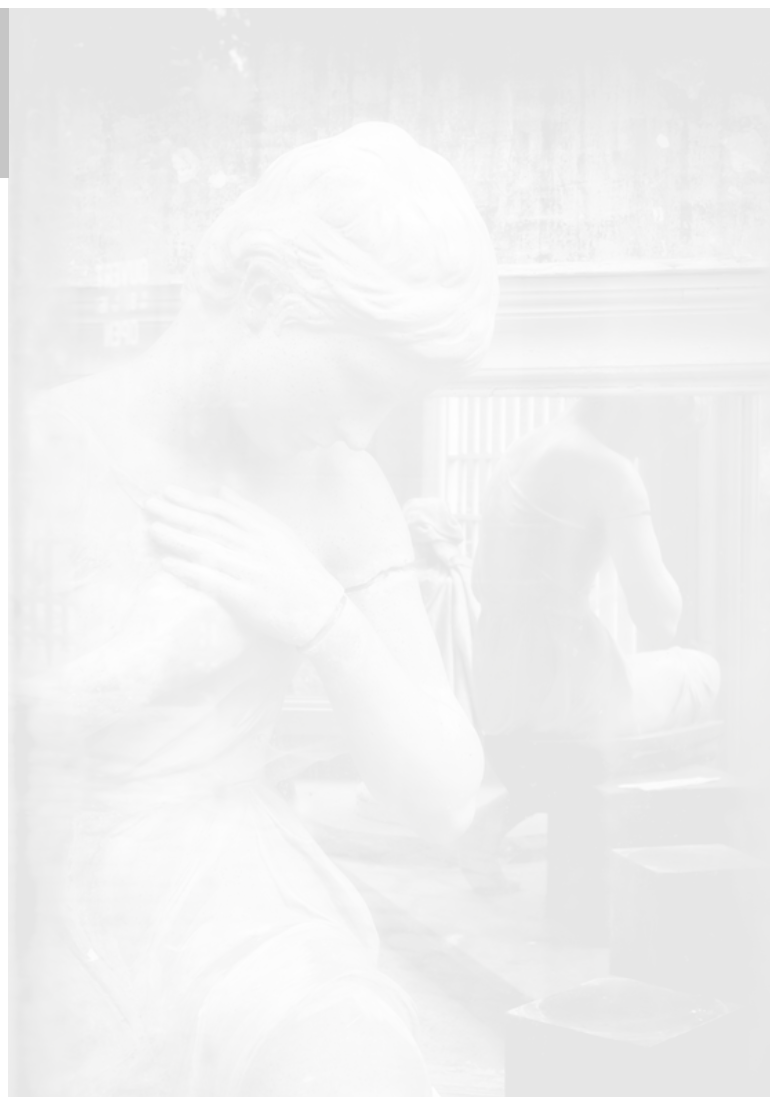
Proust aime sa Madeleine
Sade fouette sa Justine
Sand, elle, joue du Chopin

Aussi immense soit-il
Tout le chagrin de mon ciel
Jamais ne noiera la mer

Au fond de mon chez-moi
Une tendre et patiente racine
Accouchera d'un bois

Armée d'un crayon
Avec mon âme pour bataillon
J'entre, seule, en transe

Quand je n'ai rien à faire
Il faudrait remuer ciel et terre
Pour briser mon imaginaire



Transmission du combat

Au crépuscule de ma vie, je pense à toi, ma lointaine aïeule. Pendant que ton corps, ligoté au poteau du supplice, se tordait sous les flammes et devenait cendre, tout ton savoir patiemment accumulé au fil des saisons, des années, devenait fumée. Tout ce que tu savais, tu aurais voulu le transmettre. Mais c'était un savoir interdit, dangereux... et tu étais seule. Du temps que tu étais belle et rieuse, on t'entourait, te courtisait. Tu étais heureuse. La vie était dure, tout comme ton travail quotidien, mais tu aimais ton homme et rêvais aux enfants que vous auriez un jour.

Quand tu as été enceinte, tu t'es émerveillée de ce miracle qui habitait ton corps. Quand l'enfant est né, ce fut une épiphanie. Tu ne te lassais pas de sa bouche avide sur ton sein, de son corps minuscule lové contre le tien. Tes mains usées par les travaux du ménage et des champs redevenaient douces pour caresser sa petite tête duveteuse. Pour le voir sourire, tu lui chantais les vieilles chansons qui t'avaient bercée. Tu en inventais d'autres, pleines de soleil, d'oiseaux de fleurs et sans le moindre croquemitaine. Tu étais belle et rieuse. Puis la mort t'a volé ton enfant si beau. Des voisines sont venues pour te consoler. Te dire qu'il faut se résigner quand on ne peut rien changer, que la vie et la mort cheminent ensemble, que tu aurais d'autres enfants. Tu t'es résignée, fanée et ne souriais plus.

Elles avaient raison : un autre bébé a germé dans ton ventre. Tu as recommencé à vivre, à espérer quand tu as vu ta petite fille si jolie, si sereine. Tout te semblait neuf et fascinant : ses premiers sourires, ses premiers pas, ses premiers mots. Tu redécouvrais le monde par ses yeux.

Heureuse tu l'as été, pendant cinq années trop courtes.

La cruelle mort est revenue. Des «pourquoi» tournaient dans ta tête à te rendre folle. Pourquoi la mort d'un enfant innocent ?

C'est tellement injuste.



On te répondait destin, volonté divine, résignation, encore. Tu ne pouvais plus, tu ne voulais plus te résigner. Un grand cri a jailli du plus profond de toi, douleur et colère mêlées. Il était plus puissant que celui d'une foule en émeute. Il a ricoché sur les murs des maisons, sur le clocher de l'église, il glaçait d'effroi tous les gens du village. À peine tu, il renaissait plus sauvage et plus désespéré. Tu as hurlé longuement à t'en déchirer la gorge. À la fin, épuisée, tu es tombée sur le sol, recroquevillée, toute petite et fragile comme une mue d'insecte. Le village a bien jéré suite à ce remue-ménage. Il se murmura que seul le Démon avait une voix aussi puissante, qu'il fallait faire venir un exorciste. Tu ne l'as pas attendu. Tu as couru vers la forêt. Un saint homme s'y était retiré autrefois. Toi, tu voulais y mourir. Tu as couru longtemps, tu t'es couchée sur un lit de feuilles mortes. Le lendemain, tu t'es réveillée dans un doux parfum d'humus et de terre mouillée. Puisque la mort ne voulait pas de toi, tu as décidé de la combattre pour que d'autres femmes ne connaissent pas le malheur indicible de perdre un enfant.

Tu as organisé ta survie et tu t'es souvenue de ton enfance, quand ta grand-mère te faisait boire des tisanes ou t'appliquait des baumes de sa composition pour chasser toutes les misères du corps. Elle ne t'avait pas transmis ses secrets ; déjà en ce temps-là, on accusait de sorcellerie toutes celles qui vivaient en bonne intelligence avec la nature. Ce savoir oublié, tu as décidé de le redécouvrir. Tu y as mis toute ton intelligence et ta volonté. Tu as appris des bêtes rousses la patience et le sens de l'observation. Peu à peu, tu as pu distinguer les herbes qui guérissent de celles qui tuent. Tu as appris quand il convient de les cueillir, à la pleine lune ou au jour naissant. Dans cette féconde solitude, tes sens se sont aiguisés. Était-ce le vent qui t'apportait l'odeur acre de la maladie ou tes oreilles qui captaient les pleurs ou les murmures des prières ? Toujours tu trouvais au bout de ton chemin une maladie à chasser, une souffrance à apaiser.

Un soir, des hommes en armes t'attendaient. Ils ont lié tes mains, t'ont menée vers les bourreaux. Tu savais déjà quelle mort affreuse ils te réservaient. Tu l'avais su dès que tu avais commencé à étudier les plantes et tu l'avais accepté d'avance. Ils ont longuement torturé ton corps. Ta bouche criait, gémissait, ton corps saignait, mais ton âme était loin d'eux. Enfin, ils t'ont menée vers le bûcher de ta délivrance. Ma douce rebelle, je voudrais te ressembler, avoir ton courage et ta bonté. J'aimerais trouver l'herbe magique qui pourrait extirper du cœur des hommes l'égoïsme, la cupidité, le goût du pouvoir. Inutile de courir les bois à sa recherche : elle n'existe pas. Parfois, quand je vois toutes les horreurs et les injustices qui s'abattent sur le monde, comme toi, j'ai envie de hurler à m'en déchirer la gorge. Pas de plante miraculeuse à ma portée, seulement un clavier d'ordinateur qui n'a ni parfum ni douceur et je clique.

Pour que cesse une guerre imbécile (elles le sont toutes)
Pour que des humains ne soient plus humiliés, exploités
Pour que restent inviolés des paysages que la terre a mis des millions
d'années à façonner si beaux
Pour que cesse l'extinction de la faune et de la flore ...
Je clique
Pour... pour... pour...
Je clique
Tu courais les bois et les champs avec tes potions souveraines et tu es morte
dans les flammes. Les temps ont changé : je mourrai dans un lit d'hôpital et reste
devant mon ordinateur, la tête vigilante et le doigt agile. La révolte et l'indignation
sont toujours là et c'est bien ce qui nous unit au delà du temps et de l'espace.

A bientôt, ma douce rebelle
Clic clic clic

Présentation

Laurence Bastin

Son assurance tranquille est contagieuse. Elle rit avec sa bouille de petite fille. Femme maîtresse, maîtresse femme bien campée dans la vie et sa féminité. Généreuse et douce qu'on suit en promenade dans un sillage de bonne humeur.

Coquine et sensible. Jouette avec les mots, le sens, les sens. En quête permanente, elle cherche, elle chasse avec douceur et obstination le sens, son sens. Soucieuse des autres, attentive, elle met de la poésie partout. Une femme sauvage dans toute sa splendeur. Curieuse et généreuse, elle croque dans la vie avec un grand appétit. C'est le printemps d'univers divers, le triomphe des caresses verbales.



Sefora Ben Moussa

Rare et précieuse ! Déroutante et surprenante ! Tel un instant de luminosité, il faut la saisir quand elle est là ! Pas trop tôt, pas trop tard. Classe et élégance féline qui déploie délicatement sa toile d'histoires et de connaissances à faire pâlir les plus lettrés.

Conférencière érudite et pleine d'autorité, son esprit décalé nous fait rire. Mine de rien, l'humour est son maître-mot, avec lequel elle virevolte. Elle est très pince-sans-rire, très second degré, faussement sophistiquée. Toujours en retard... mais comment lui en vouloir ? Sensuelle et sans suite ? Éthérée. Femme ou fille ? Ooh que dire de cette femelle... Rien sinon, qu'elle est envoûtante, à souhait !

Une dame comme cela, ça se devine, ça s'aperçoit... Avec son esprit vif et son style brillamment burlesque, elle nous tient en haleine, à chaque fois qu'elle nous transporte dans un de ses univers imaginaires.



Dominique Bovesse

Calme comme un étang dans une campagne paisible, elle est là et tempère les propos trop vifs. Elle est comme ça, Dominique, elle nous emmène à la rencontre de sa famille, de ses proches, qu'ils soient bizarres ou non. Le velours dans le geste, la voix, l'écrit. Un guide toujours curieux et invitant. Jacques Demy, Patrick Modiano, Éric Rohmer, passionnée. Vin rouge, petit resto italien, quelques desserts « chocolat », épicurienne. Examen, marché public, dead-line, angoissée.

Drôlesse, diablesse, onirique, coquine, inventive, naïve, imprévisible, qui est-ce ? Une fée ? Une déesse ? Énigme féminine... Une dame comme ça, ça se butine, ça vous illumine... Avec humour et beaucoup de tendresse, elle nous enchante avec ses histoires puisées dans ses souvenirs de jeunesse. Des souvenirs, des pages d'enfance, un peu de nostalgie.



Irma Buiatti

L'œil rieur, le verbe dur, elle surprend. Un rien l'amuse et nous amuse. C'est quoi cet air moqueur derrière des lunettes trop sérieuses ? De la joie, de la liberté, des bulles, de la légèreté mais ne vous y trompez pas, cette femme-là a une sacrée aura ! Irrévérencieuse, réservée, malicieuse et animée d'un mélange de contraires qui vous met l'âme à l'envers : une dame comme celle-là, ça s'épouse ou ça repousse.

Sous un sens de l'humour, un peu loufoque et désopilant, se cache une femme douce et très émouvante. Des questions qui claquent, des portes clouées, des stéréotypes crucifiés, sans jamais le calculer l'effet escompté est toujours atteint : le ballet de la réflexion.



Sophie Hustinx

Lumineuse, chaleureuse, douce, profonde et légère à la fois ! Elle séduit, percute, questionne, écoute. Ne pas se fier à son air de sage Ophélie. Une chevelure légère et, au-delà, c'est une intériorité qui frissonne. Grande, belle, intelligente, fantaisiste... Aurait-elle toutes les qualités ? Cette femme sauvage...

Sotte, elle ? Ou que pas ! Princesse ou... reine... hystérique, impérieuse, excitante... Une dame comme cela, ça sentreprend, ça se comprend. Elle vit la vie intensément et nous inspire, en nous communiquant, avec beaucoup d'enthousiasme et de passion, ses causes et ses désirs.

Il y a deux sortes de femmes celles qui creusent et celles qui... Sophie creuse au plus profond et fait jaillir des geysers d'émotions.



Mahalia Kamba

Femme mystérieuse aux racines tortueuses et profondes qui révèlent - j'en suis sûre - une source pétillante pleine de vitalité. Un pas oui, un pas non ! En avant, sur le côté ! Avant de vous surprendre, vous figer dans un instant d'émerveillement. Elle est discrète, se juge trop durement et concocte de charmants crimes. Méfiez-vous d'elle, vous risqueriez d'être surpris agréablement !

Elle cache des choses sous son air doux et trop convenable... méfions-nous ! Mélancolique, atypique, humoristique sous ses airs parfois austères. Lucide, ingénieuse, attachante. Sous bien des angles : une dame comme celle-là, ça se conquiert ... pas à pas. Avec douceur elle vous promène dans de glaçants feux de mots. Une surprenante claque aux tripes.



Patricia Lacourte

Quelle malice dans ce regard qui flirte avec une plume voluptueuse et percutante. Un délice d'effeuillage poétique.



Douceur, bienveillance, rire, voyage, plaisir. Confiance, écriture, amusement, chaleur. Bonne styliste, elle nous illumine de ses sages conseils. Aventurière trottinant sur les chemins du monde à la recherche d'un moment de grâce. Ivre de ciels chatoyants, irisés, absolus. Une dame comme cela, ça s'attrape au détour d'une avenue, à l'orée d'un bois. Une grande rêveuse, amoureuse de la vie, elle nous séduit avec ses haïkus exquis et sa contagieuse joie de vivre. C'est la ceinture noire de la technique rythmique et rimique.

Tatiana Seinlet

Elle est libre dans sa tête et le revendique tout simplement. J'ai déjà dit dans une autre vie, tout ce que je pensais de Tatiana... Elle cache ses belles qualités, son extrême sensibilité derrière, parfois, un ton bourru. Accueil, amour, accueil, bienveillance, transmission. Une grand-mère apaisante, riche et drôle qu'on aimerait avoir. Je la vois parcourir les plaines enfin libre, embrassant de son regard toutes les tribulations de la vie. Raconte-moi encore des histoires...



Triste ici, allègre là, un chouia têtue, impétueuse dans son verbe, âme naïve de fillette qui s'amuse de la vie : une dame comme celle-là, ça ne se contrarie pas. Militante dans l'âme, elle est avant tout une femme profondément humaine et attendrissante, avec une sensibilité aiguë, qui ne cesse jamais de nous émouvoir. La Mère Mercelaira au légendaire sourire de Voltaire.



Collectif
Les 7

Mercelaires *Le lieu d'ancrage du Collectif Les 7 Marcelaires*

Le lieu d'ancrage du Collectif Les 7 Marcelaires

La bibliothèque d'Ixelles s'inscrit dans un vaste processus culturel, le réseau de la lecture publique, mis en place par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Sa mission principale : amener au livre le public le plus large possible grâce à l'enthousiasme et au dynamisme des bibliothécaires.

En plus du prêt au lecteur, la bibliothèque a mis en place, suite à un travail quotidien, une série de partenariats avec les écoles d'une part, mais également avec le milieu associatif. L'offre culturelle est variée : expositions, séances de contes, balades littéraires dans le quartier, rencontre avec des écrivains, projections de films, ateliers de théâtre, de lecture à voix haute ou d'écriture... Il était donc tout naturel, pour la bibliothèque, d'accueillir un Collectif d'écrivains.

La bibliothèque a son site : www.biblioixl.be et sa page facebook !

Un lieu d'accueil

Elzenhof est le centre communautaire néerlandophone d'Ixelles : un lieu de rencontre pétillant pour chaque habitant du quartier, Ixellois ou Bruxellois.

Ses objectifs sont la cohésion sociale, la collaboration transversale, la participation conjointe et l'expérimentation. Elzenhof est donc le terreau parfait pour les idées fraîches, les échanges inspirants, les discussions animées et les pratiques créatives.

Le résultat : un large panel d'activités (socio-)culturelles et des moments de rencontre.

<http://www.gcelzenhof.be>



© Collectifs d'écrivains

Le Collectif Les 7 Mercelandes et ScriptaLinea remercient

Pour leur plongeon complice dans notre aventure, nous remercions Ahmed Ayed pour la mise en scène, Eddy Hubin pour ses photos inspirées et Philippe Hubot pour ses conseils techniques et sa disponibilité.

Merci à la bibliothèque d'Ixelles et à l'Elzenhof de nous avoir accueillies et à Isabelle De Vriendt pour son accompagnement enthousiaste et sa relecture du recueil.

Enfin, un clin d'œil à Marylou, notre petite mascotte à la fraîcheur contagieuse. Cette compilation a été présentée à la bibliothèque d'Ixelles, le 8 mars 2017, dans le cadre de la Journée des Droits des femmes.





Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la Commission communautaire française,
de Mme Dominique Dufourny, Bourgmestre;
d'Yves de Jonghe d'Ardoye, Échevin de la Culture
et des membres du Collège des Bourgmestre et Échevins d'Ixelles



Impression : Infographie et Imprimerie communale d'Ixelles

Les photos reprises dans la compilation ont été réalisées par Eddy Hubin
et par les membres du Collectif Les 7 Mercelaires.
La brochure a été mise en page par Valérie Lebrun

Le présent exemplaire ne peut être vendu.
Téléchargeable sur <http://www.collectifsdecrits.org>

D/2017/13.013/1

Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun

www.collectifsdecrits.org

• NO WORDS

Scripta Linea
AISBL